

LE CRI DE LIEGE

TRIBUNE D'ART, LIBRE ET INDÉPENDANTE

ABONNEMENTS : BELGIQUE : Un an 5 francs.
ETRANGER : Un an 8 francs.

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.
Les articles anonymes ne sont pas insérés.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont 2 exemplaires nous seront envoyés.

Directeur : Alfred LANCE. Tél. 3443
Rédacteur en Chef : Julien FLAMENT

Adressez toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège
Bureaux à Bruxelles : RUE DES COTEAUX, 299

ANNONCES ON TRAITE A FORFAIT.
La ligne (en chronique, 2^e et 3^e pages) 1 franc

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

Tous les vendredis, à 4 heures
LE CRI DE LIÈGE donne les
dernières nouvelles littéraires
artistiques, mondaines et
sportives

Bout de l'An

Il y aura lundi, un an. Soleil luisant, drapeaux flottant, la famille royale faisait sa Joyeuse Entrée. On sait l'enthousiasme qui souleva la foule, et comment cette journée loyaliste devint une grande journée wallonne. Les drapeaux wallons, les cris de « Vive la Wallonie ! », le cortège des Vieilles chansons, tout, jusqu'au discours de notre bourgmestre, épouvanté de son audace, tout affirma très haut la volonté de vivre et de lutter de notre Wallonie.

D'aucuns chanteront la victoire finale. D'autres, un instant déconcertés, prédiront l'échec prochain du mouvement. N'en déplaît à tous deux, la vérité, suivant l'expression chère au sage et à notre oncle Picard, la vérité doit être au milieu (middelmate) de ces deux affirmations.

Depuis un an, les manifestations de l'activité wallonne se sont multipliées. Joyeuse Entrée à Mons; exposition de la Fédération des Artistes Wallons; commémorations Bosquetia, Franck, Roger del Pasture, Hubert Léonard; constitutions de Comités d'action wallonne; fondations de Ligues à Namur, à Verviers, voire à Mouscron; de sections de la Garde wallonne, aux environs de Liège; célébration de la première Fête de Wallonie; diffusion inespérée des chants, des inscriptions; drapeaux arborés, à toute occasion, à côté du drapeau tricolore.

La même activité, à des degrés divers, se révèle sur tous les points de la Patrie wallonne. Liège l'emporte de loin. Le Hainaut persévère; Namur secoue sa torpeur. Seul, le Luxembourg sommeille. La tâche de l'heure présente est d'unir les bonnes volontés, de susciter et d'employer les dévouements. La vertu nécessaire, c'est la patience; soyons-en convaincus: le mouvement s'organise à peine. Laissons aux fruits le temps de mûrir.

Actons, sur le terrain politique, l'adhésion des grandes villes: Liège, Mons, Charleroi, Namur, Verviers ouvrent à l'assemblée wallonne, aux Congrès wallons, leurs Hôtels de Ville, ou flote le « Coq hardy ». Le Gouvernement essaie une timide résistance aux flammingants, sur le terrain de l'enseignement. Il se déclare opposé à la flammandisation de l'Université de Gand. Il laisse annoncer la suppression prochaine de l'Indicateur (bilingue) des chemins de fer.

Le petit jeu des mesquineries flammingantes continue pourtant; les garde-convois, les employés subalternes des P. T. T. ne le savent que trop. La presse catholique a cessé des attaques souvent injustes, toujours maladroites: elle se contente d'intempestives Brabançonnades. Signalons encore de ce côté, les déclarations courageuses de MM. le professeur Dautrepoint, Elie Baussart, les Etudiants catholiques de Louvain. Et rappelez que la « Conférence wallonne » récemment créée au Barreau de Liège, groupe bon nombre d'avocats catholiques (dont M^e Castor Schuind, fondateur avec M. Pollux de B., de la « Ligue (fantôme) des catholiques wallons »).

Je ne crois guère que la question wallonne ait influé sur le résultat des dernières élections. De celles-ci, je ne dirai rien; je reprendrai un mot de M. Braconier, je crois, à la « Ligue wallonne de Verviers ». L'honorable délégué du gouvernement... au fait, que sont devenus ces délégués? Ont-ils transféré leurs bureaux au Ministère? Et qu'est-il advenu de leur délégation?

Or, à Verviers, M. Braconier se portait garant de la loyauté ministérielle; il ajoutait: « Dans un mois, nous saurons si M. de Broqueville est, ou n'est pas, un honnête homme. »

résument aisément, ne nous apprennent rien, dictées qu'elles sont par les plus mesquines préoccupations politiques. Les catholiques ne répondent pas; ou bien, ils ergotent: la question est mal posée et... tous les Belges sont frères. Les socialistes — à part quelques-uns — ne soufflent mot ou ils proclament: mon parti ne veut pas et... tous les prolétaires sont également exploités. Les libéraux répondent: Vive la Wallonie! Votez pour nous!

Le fait — encore une fois, je ne le tiens pas pour absolument probant — le fait est qu'on a surtout voté pour les libéraux.

Au lendemain de la Joyeuse Entrée, quelques exaltés ont cru à la défaite du flammingantisme, au triomphe définitif de la cause wallonne. Aujourd'hui, rien n'est changé, ou peu de chose; et ces enthousiastes sont les premiers à se décourager, à accuser la tiédeur ou l'inertie des chefs. Redisons leur que la vérité est entre ces pôles extrêmes. L'élan est donné, la résistance s'organise; mais tout était, tout est à faire encore en cette Wallonie dont les régions hier s'ignoraient, dont les fils sont loin de se connaître et de s'aimer comme il le faudrait. Ces faits, que l'on perd de vue dans le tumulte quotidien, il suffit de les confronter: on se rend compte du travail qui s'accomplit sur tous les points de la Wallonie: diffusion de l'idée wallonne, recherches historiques, commémorations, unions d'artistes et d'écrivains, fondations de Ligues, incessante et multiforme propagande: voilà de chaque jour, la tâche obscure et sans gloire, combien nécessaire. Entreprise vingt ans plus tôt, elle assurerait aujourd'hui la libre et prospère existence de la Patrie wallonne.

Jeune homme qui t'impatientes et tires sur la longe, gravis avec moi la colline: allons voir naître le jour. Une clarté indécise laisse deviner les branches d'arbres et les pierres du chemin. Un vent froid annonce le matin et souffle les dernières étoiles: seule, Vénus obstinée luit encore en un coin du ciel. Le jour grandit. Dans la vallée, la robe grise de l'eau se ride d'imperceptibles plis. Une ligne d'or pâle se tire à l'horizon. Vers l'Est, le ciel se teint d'un rose voilé; et cette clarté première va rougir et se dorer, pour éclater tout à l'heure dans la pourpre du soleil levant.

Qu'elle fut longue la nuit! Combien, qui gravirent avant nous la colline, se sont endormis avant d'atteindre la faite. Combien, au sommet, ont, en vain, attendu l'aube libératrice! Combien de ceux qui se plainaient, quand ta main frémit dans la mienne et que le jour se lève, sur la Wallonie réveillée, debout pour se défendre!

Julien FLAMENT.

Le « CRI », publiera, samedi prochain, un article de M. A. Buisseret.

LES QUATRE VENTS...

A BATONS ROMPUS

Voyons, mon ami, voyons... C'est assomant, parfois, ce mélange d'amour et de mélancolie. Vos mains me fatiguent, qui cessent d'étreindre votre front pour s'emparer de mes mains. Parlons d'autre chose que de vos chagrins ou de mes vertus, voulez-vous?

— La mode est aux ombrelles originales: sur un cercle de fer, le rosier grimant s'arroudit. Des grappes de roses pourpres s'étaient en guirlandes, se redressent en houppes, descendent en festons odorants...

En aurais-je, du succès, si je coupais l'arbutus et le tuteur, pour m'en faire un parasol fleuri?

— Comment? Je n'aime pas les fleurs et je ne suis pas sentimentale? L'autre jour, je traversais le Marché. Un pauvre chien souffrait, suait. J'ai appris à la marchande à lui mettre une feuille de chou sur la tête.

— Mais oui! pour lui rafraîchir le crâne. La bonne femme en a mis une seconde par dessous le museau. C'était drôle, cette tête de chien dans des feuilles de chou: on eût dit d'une livre de beurre tout noir, avec des yeux brillants.

— Il n'y a que moi pour avoir de ces idées? Ca n'a pas l'air d'un compliment, mon ami. Sommes donc et commandons le dîner à votre guise: je vais cueillir, pour la table, les dernières aillets, et ces lourdes roses dont fléchit la tige trop frêle, dont les derniers parfums se font plus envoiants.

GIROUETTE.

Lettre de Bruxelles

De notre correspondant particulier :
6 juillet 1914.

On parle beaucoup, actuellement, à Bruxelles, de l'Annexion (avec un A majuscule!) Cette question me paraît assez étrange, assez bizarre, surtout à cause de ses hauts et de ses bas. On n'en parle pas pendant plusieurs mois, on la croit morte et enterrée et, soudain, elle renaît, elle fait du tapage, elle attire sur elle l'attention. Cette fameuse « Annexion » me paraît un pantin dont un quelconque inconnu, soigneusement dissimulé, tire les ficelles, au moment propice. A moins que ce ne soit plutôt un « cliché » que l'on sort des salles de rédaction quand la copie fait défaut.

Quoi qu'il en soit, à l'heure présente elle agite tous les esprits. Naturellement, la politique s'en est mêlée et aussi, la querelle des langues...

Voici, en tous cas, la situation: On ne parle point — ou presque pas —, pour l'instant, de l'annexion de « tous » les faubourgs à la capitale. On se contente d'examiner uniquement l'adjonction de la seule commune de Molenbeek au territoire bruxellois.

Molenbeek constitue un centre industriel et ouvrier; mal-pavé, très malpropre, fourmillant d'impasses tortueuses... Je me demande vraiment quel avantage retirerait la Ville de Bruxelles en s'annexant cette commune. L'opinion la plus générale est que ces taudis seraient démolis et que leur emplacement assaini servirait à édifier des bâtisses plus modernes et plus grandioses.

Les Conseils communaux de Bruxelles et de Molenbeek ont émis, l'un et l'autre, un vœu en faveur de l'annexion.

Je pense, cependant, qu'il faut voir, avant tout, dans ce vœu, une manœuvre des flammingants, car il ne faudrait pas que vous eussiez la naïveté de croire que ces gaillards sont capables de discuter une chose sans y fourrer de la sauce moedertalienne.

Et ces honnêtes gens se sont fait le raisonnement suivant que j'ai déjà longuement développé dans « La Nation »:

— Les francs-quiens prétendent que Bruxelles est une ville française et, de fait, nous n'avons jamais pu réussir à la faire passer pour flammingant sans altérer outrageusement les statistiques. Nous n'avons jamais pu trouver une majorité bien nette, bien décisive, qui ferme le bec, pour longtemps, au coq gaulois, qui le force à s'incliner devant l'évidence! Nous allons donc réclamer avec violence l'annexion de Molenbeek — et de Molenbeek seule — à Bruxelles. Cela fera subitement un appoint de près de 70.000 habitants de langue flammande et, du coup, il devient clair comme de l'eau de roche, que Brussel est, bel et bien, une ville flammande!

Vous voyez, d'ici, le raisonnement, qui n'est, déjà, pas si bête! Le Conseil communal, composé de flammingants hargneux et de Bruxellois vaguement antiflammingants, amateurs de tranquillité et de bon faro, incapables de s'opposer sérieusement aux exagérations des premiers, a voté le vœu de confiance et est allé ensuite dormir, la conscience en paix, sur ses deux oreilles. Et le tour fut joué.

Cette question sera débattue bientôt dans les Associations antiflammingantes de la capitale, et j'ai lieu de croire que la résolution suivante sera votée: « oui » pour l'annexion de « tous » les faubourgs « nous » pour l'annexion d'une commune déterminée « eulea ».

Il est du devoir de tous nos amis de ne pas prêter insouciamment le flanc au jeu flammingant, mais de tenir, partout et toujours, ces lionceaux en respect... Le métier du dompteur n'est pas dangereux, à condition qu'il ne faiblisse pas!

René FOUCAUT.



La Commission des Beaux-Arts a décidé l'exécution en marbre du groupe du sculpteur liégeois Georges Petit: « Effusion », destiné au Musée.

Nous allons publier, sur notre ami G. Petit et son œuvre, une étude qu'achève notre excellent collaborateur Hansly.

La ville de Stavelot va être dotée d'une Société, dont le but vise la protection des sites et monuments. Une réunion a eu lieu à l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. Martin Lacoppe, professeur à l'Ecole moyenne, à Stavelot. Il a été constitué un Comité provisoire, composé de MM. Jean

LES ARTS

Honoré DAUMIER



La Rue Transnoain.

Nous devons à l'obligeance de M. A. de Neuville, le distingué président de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, de pouvoir reproduire ici deux des œuvres les plus saisissantes qui figurèrent à la rétrospective Honoré Daumier.

Elles marquent deux aspects bien caractéristiques de ce génie si divers qui sut être à la fois un peintre de mœurs et un historien, un caricaturiste et un dramaturge.

L'une, « La Rue Transnoain », est un fait divers haussé jusqu'à la grandeur tragique, un drame bref coté avec une simplicité qui nous étirent la gorge, une œuvre poignante où tous les peintres d'histoire, présents et à venir, trouveront une inégalable, une immortelle leçon de concision.

Dans l'autre, « Le Ventre Législatif », ce pamphlet par l'image qui dépasse tout ce qu'on peut écrire les plus rageurs, les plus caustiques des pamphlétaires, apparaît le satiriste qui montra avec la férocité la plus rude la laideur de l'homme civilisé, le peintre sans pitié qui fit des gens de son temps des portraits tellement fidèles, d'une si cruelle fidélité que tout le monde éclata de rire de

mot, pour la plupart d'entre eux, est synonyme de mensonge. Dans une exposition où à côté de quelques hommes de talent, tant de marchands de toile peinte, étaient complaisamment leur impuissante nullité, il était bon que l'on rappelât par un exemple de cette valeur, ce que c'est qu'un véritable artiste. Il suffisait aux gens enclins à être éblouis par de simples vessies, de jeter les yeux sur un seul Daumier, pour reprendre aussitôt conscience de la vérité. Dès lors, ils ne risquaient plus de prendre pour de l'art ce qui n'est que rouerie ou patience vaine, ni de confondre la froideur avec la sérénité, le bavardage avec l'éloquence.

Il est vrai, s'ils se confessaient bien sincèrement, que bien des peintres modernes ne voudraient pas être des Daumier: la vie de tels artistes est pavée de trop d'épreuves pour les tenter. Ces gens, qui n'aiment rien tant que leur bien-être, préfèrent le sort d'un pleutre bien entripailé à celui d'un van-pieds de génie.

Roger BONTEMPS.



Le Ventre Législatif.

Massange et Louis Terstevens, présidents d'honneur; MM. Lacoppe, président; Jules Havlange, Jos. Lamberty, Léon Ophoven, membres. Le Comité a désigné M. Gaston Schuind comme secrétaire. Le Comité est chargé d'élaborer un règlement qui sera soumis à une prochaine réunion.

Il a été également question de créer à Stavelot un musée d'archéologie.

Le repos de Raspail. Il est au Père-Lachaise, et on ne trouverait pas sa quinzaine, si un de ses fils n'avait eu un enfant naturel avec une dame, Cotte.

Celui-ci, qui est un humoriste, s'était mis dans l'idée de transporter les os de son pseudo-grand-père au cimetière de Montmartre. Les fils du grand homme s'opposèrent, bien entendu, à ce voyage posthume et inutile.

Savez-vous ce que fit l'enfant naturel? Il acheta le corps d'un brave homme, lui fit élever un mausolée au cimetière Montmartre, y dressa un buste de Raspail, inscrivit des dates; et le public, qui aime les choses claires, se demandait comment Raspail pouvait être à la fois à Montmartre et au Père-Lachaise.

La famille fait donc un procès pour faire disparaître buste et date de ce mausolée renfermant le corps d'un homme qui n'eut pas

le moindre génie, tandis que le vrai Raspail, si l'on peut dire, est resté au Père-Lachaise. L'affaire continue.

Du « Journal de Liège » (lettre de Spa), les deux échos qui suivent:

Les Amis de l'art wallon (section spa-doise) vont inaugurer sous peu la plaque commémorative de M. M. Nisen, à Ster-Francorchamps. On sait que ce peintre de portraits naquit dans ce petit village et mourut à Liège professeur à l'Académie des Beaux-Arts. M. Ch. Delchevalerie, notre distingué confrère, parlera au nom des Amis de l'Art wallon.

La commune de Francorchamps et la société d'attractions ont voté chacune un petit subsidie pour cette fête qui sera très simple.

Sart. — Les promoteurs de l'idée d'élever un mémorial modeste à M. Léonard Legras, créateur des promenades de la Hoëgne, se sont réunis à Sart et se sont rendus à différents endroits pour choisir un emplacement convenable. Il y a deux projets en

présence: l'un de construire un tumulus en pierres du pays avec une simple inscription; l'autre, de créer une cascade par une vasque qui serait placée sous un des petits affluents de la rivière et à laquelle on donnerait le nom de cascade L. Legras. Pourquoi ne ferait-on pas encastrer dans une des grosses pierres de la Hoëgne un médaillon en bronze? Ce serait un hommage aussi artistique que durable.

Le théâtre belge. Le Comité de lecture du théâtre belge vient d'être ainsi constitué pour l'année 1914-1915: M. Iwan Gilkin, délégué du Comité de surveillance; M. Dautrepoint, délégué du Comité de lecture officiel; M. Grégoire Le Roy, représentant l'Académie Picard; M. Franz Ansel, les Amis de la littérature; M. Edmond Glesener, l'Association des Ecrivains belges; M. Auguste Vierset, le syndicat des auteurs dramatiques.

L'audition forcée. Un grand comique de music-hall qui à cause de sa notoriété même, figure en dernier sur le programme, était exaspéré de voir certains spectateurs chic partir avant la fin de son numéro.



Pour les retenir, il a inventé un ingénieux stratagème. En entrant en scène, il raconte qu'il a aperçu, à la porte du théâtre, une vieille blanchisseuse; cette vénérable dame a confié au chanteur qu'un M. Smith, qui lui doit une importante facture, se trouve dans la salle et qu'elle l'attend pour lui dire son fait.

— Donc, ajoute l'artiste, si nous voyons quelqu'un s'en aller avant la fin, nous saurons que c'est M. Smith qui ne paie pas ses notes de blanchissage.

Et, de crainte de soulever l'hilarité de la salle, chacun reste sage à sa place.

PHOTOGRAPHIE. — Travaux d'Art pour amateurs. M. UMMELS, rue André Dumont.

Les ruines d'Orval. On vient de commencer les travaux d'appropriation des célèbres ruines d'Orval, ordonnés par la Commission des Monuments, chargée de veiller à la conservation et à l'entretien des parties reprises par l'Etat, à savoir : l'église Notre-Dame, l'ancien cloître des Bénédictins et la salle des banquettes. Les ouvriers sont occupés à abattre les buissons et les broussailles qui croissent sur les ruines de ces édifices; après qu'ils enleveront les débris qui recouvrent un grand espace. Ce travail demandera beaucoup de temps et devra être accompli avec méthode. Les vestiges romans et ogivaux, ainsi que les matériaux de toute nature ayant servi à la construction et qui représentent quelque importance au point de vue de l'art seront recherchés et conservés avec soin.

Le Sirope de Phytine Composé, supérieur à tout contre l'Anémie, Neurasthénie, Faiblesse de poitrine, Maladies Osseuses, etc. Dépôt général pour la Belgique : A. Paquet, rue Ernest de Bavère, Liège. Téléph. 898.

Garde Wallonne. — Excursion à Dinant du 12 juillet. La Compagnie du Nord-Belge demandant que les billets indécoupés soient remis au moins un quart d'heure avant le départ du train, les participants sont à nouveau instamment priés de se trouver à la gare de Longdoz en temps opportun, la distribution des billets devant cesser à six heures et quart.

Dans le but d'accélérer le service et d'éviter l'encombrement, le trésorier se tiendra samedi soir, de 8 1/2 à 9 1/2 heures, au local, boulevard de la Sauvenière, 6, à la disposition des adhérents qui pourront y retirer leurs coupons.

Maison RECHNER, 6, rue Pont d'Avroy, 6. Téléph. 1406. — Petits Gruyères frais.

Un amateur d'art. Il est une histoire que l'illustre Caruso n'aime pas à entendre raconter. De passage à Philadelphie, il fut convoqué, moyennant un cachet imposant, à venir chanter chez M. Fr... h... n. Introduit dans les fastueux salons du milliardaire, Caruso n'y trouva que le maître de maison et son petit chien. Devant ce public restreint, le grand chanteur commença à entonner un de ses airs les plus célèbres, lorsque le roquet se mit à aboyer furieusement.

Alors M. Fr... h... n se leva et gracieusement dit au ténor : — Je vous remercie mille fois ! Vous pouvez maintenant cesser ; je voulais seulement voir si Toby hurlait aussi quand vous chantez.

A. DUPARQUE, bijoutier, rue du Pont-d'Ille. — Réouverture. Riche assortiment complètement renouvelé. Téléph. 161.

Les Belges et l'Académie française. Du « Soir » : L'Académie française a décerné le prix Furtado à notre sympathique confrère M. Gérard Haary. Cette distinction lui a été accordée pour son livre « Le Miracle des Hommes », où il étudia avec une si belle clarté le cas d'Ellen Keller, l'aveugle qui suppléa à l'infirmité dont elle était atteinte par un labeur obstiné, et acquit une érudition universelle.

OSTENDE: Villa Mosane, réouverture en juin, rues de Vienne et Royale, 68. Pour conditions, Em. Bodson, 11, quai St-Léonard, Liège. Téléph.: Ostende 793 — Liège 4805.

Les langues parlées en Belgique. L'Annuaire statistique officiel pour 1914, publié par le ministère de l'Intérieur, vient de paraître. On y trouve d'intéressantes données qui ne figuraient pas jusqu'ici dans les éditions antérieures. Par exemple, il résulte des chiffres du dernier recensement que 61,97 0/0 de la population belge ne parlent qu'une langue.

38,17 0/0 ne connaissent que le français; 43,88 0/0 ne parlent que le flamand; 0,42 0/0 ne parlent que l'allemand. Le reste, soit 18,13 0/0 comprend les personnes parlant plusieurs langues; parmi elles 34,75 0/0 ont déclaré se servir le plus fréquemment du français, 60,70 0/0 du flamand et 4,55 0/0 de l'allemand.

En résumé, on voit qu'en Belgique 54,38 0/0 des habitants s'expriment exclusivement ou le plus fréquemment en flamand, et 44,47 0/0 seulement en français. La situation du français vis-à-vis du flamand est donc environ comme 4 à 5.

Cette statistique demande, croyons-nous, confirmation. Au cas où ces chiffres seraient exacts, une conclusion s'impose. Nous y reviendrons bientôt.

Cristal incassable du Val-Saint-Lambert. Monopole pour toute la Belgique. COLLIGNON-PICHOTTE, 11, PLACE DU THEATRE

Un travail très intéressant s'achève, dans les cloîtres de la Cathédrale. Les déplorables carreaux qui fermaient les fenêtres ont disparu. Des meneaux en pierre de sable, élégamment sculptés, encadrent des vitraux aux teintes harmonieuses.

Les pierres, délicatement ouvragées dans le style de la vieille Collégiale, proviennent de l'ancienne cathédrale Saint-Lambert.

Voir l'annexe de la Maison Alfred CORBUSIER, Passage Lemonnier, 20bis; LE BUREAU MODERNE.

Et rien ne vaut, par quarante degrés au soleil, un « café viennois » dans la grande salle, ombreuse et fraîche, du SCHILLER.

SCHREIBER, Fabricant, rue Pont-d'Ille 34. Grand choix de sacs de dames. Porte-monnaie, Portefeuilles, Porte-Cigarettes. — Assortiment complet d'articles de voyages.

Puisse-t-on, au plus tôt, débarrasser la place Saint-Lambert du chantier de taille de pierres y installé et ériger, le long des cloîtres, le square et le grillage dont on parle depuis si longtemps.

Huy ville d'Art. De L'« Essor » : Nous l'avons dit souvent, notre ville mérite d'être classée parmi celles qui, par leur pittoresque, l'archaïsme de certains de leurs quartiers et la beauté de leurs monuments, sont les plus capables d'intéresser le touriste.

Car nous n'avons pas que notre « quatre merveilles » à montrer aux étrangers. Nous avons l'admirable panorama de notre beau fleuve, avec son fond fouillé comme une dentelle, ce fond qui faisait dire à un poète de jadis :

L'église, le pont et le château, Sont à Huy trois beaux joyaux.

Mais nous avons surtout des choses qui attirent moins, peut-être parce qu'elles sont moins connues. Des choses qui, par leur caractère spécial et plein d'originalité, font de Huy une ville à part en Wallonie, tout comme les eaux dormantes des canaux et la silhouette sombre des vieilles portes font de Bruges une ville à part en Flandre.

Et ces choses sont les « arvois » de la rue des Cloîtres, de la rue des Frères Mineurs, de Batta. Ce sont aussi nos maisons moines, si nombreuses dont la restauration est vigoureusement poursuivie par notre Société locale des Monuments et des Sites. Ce sont encore nos maisons à « eseyutes » et c'est, surtout, l'archaïsme de certains de nos vieux quartiers et particulièrement de ceux du centre de la ville : les Frères Mineurs, de la rue de la Cloche et de la Place Verte.

Tout cela est évidemment capable d'attirer et de retenir l'étranger; mais il faut que de nombreux efforts soient faits pour lui en révéler l'existence.

L'Eté aux Pyrénées. A CAUTERETS LE 27 JUILLET. A l'occasion du Congrès Eucharistique de Lourdes POLYEUCTE. Le chef d'œuvre de Corneille sera donné en plein air sur la scène du Théâtre de la Nature interprété par Les Artistes de la Comédie Française Mounet-Sully et Mme Segond-Weber en tête.

Quelques perles pêchées à Esneux, l'autre dimanche, devant le mémorial Lemonnier. Le voile tombe ; dans la foule, un brave paysan questionne : « Est-ce là le portrait de l'ome ? »

FOURNITURES PHOTOGRAPHIQUES. — Maurice UMMELS, rue André-Dumont.

Deux messieurs bien mis débouchent du sentier qui gravit le Beaumont. Ils vont, soignant leurs phrases : — Je n'ai guère pu, à distance, juger de la ressemblance... — Pour ma part, je vous avoue n'avoir jamais vu Lemonnier.

PHOTOGRAPHIE D'ART. — Maurice UMMELS, rue André Dumont.

Le mal est que de la bas-relief personnifie le héros de « l'Hallali » et que Georges Petit n'a jamais pensé à lui donner les traits de Lemonnier.

Poterie artistique flamande décorée et à décorer Maison DESSARD, succ. LOCHET-RENSONNET, 20, rue Lutay, Liège, tél. 88.

L'éloquence du bourgmestre d'Esneux a des figures audacieuses. N'a-t-il pas comparé Esneux à « une jolie fille, ignorante de ses charmes, jusqu'à ce qu'on lui ait révélé... » Schœcking, mayeur!

Les plus belles Canes ! Maison Léon MONSEL fils, successeur de Beuvelet-Morel, Passage Lemonnier, 53-55.

C'était au Palais des Beaux-Arts, devant les merveilleuses lithographies de Daumier. Deux bonhommes — (on cherchait, en les voyant, un cadre vide) — quittent la salle.

Ce n'est guère intéressant que pour ceux qui connaissent les modèles... Dans nos « Interviews et Révélation » (rassurez-vous, lecteurs, il y en aura encore) nous avons annoncé une intervention du Conseil communal, relative au monument Defrecheux. Or, la « Gazette de Liège » annonce :

« Le monument à l'art wallon (alias monument Defrecheux) se signale de nouveau à l'attention des Liégeois. On a décidé, il y a déjà quelques années, de placer cet encombrante pièce monnaie au Parc de la Boverie. Comme les artistes, MM. Rolot et Jaspard, avaient conçu une œuvre destinée au parc d'Avroy, ils ont dû apporter à l'ensemble des modifications nécessaires par les dispositions du nouvel emplacement. D'où dépense supplémentaire de 30.000 francs, que l'on demande à la Ville de couvrir. Au total, le mo-

nument coûterait 130.000 francs, sans les fondations, qui sont faites, et qui attendent patiemment de supporter le poids des roches accumulées qui forment la base de l'œuvre. La Commission des Beaux-Arts a décidé d'aller voir la maquette, qui est, paraît-il, exécutée à grandeur. Au fond, rien ne presse.

L'HOMME DES TAVERNES.



Dans la jeune lumière irradiant les monts, Voici que se révèle, au long de chaque bran-

che, L'émeraude embaumée et tendre des bour-

geois. Aux marges des sentiers verdissent les her-

bes, Et le loir des ruisseaux tinte fragile et

blanche La clochette d'argent des gracieux mugets.

Comme un grand velum bleu sans franges et

(sans plis, Le ciel mire sa courbe en l'étang qui ondule Et la fleur des sorbiers à la fraîcheur des lys.

Un arôme subtil s'éleva des courtils Et le vent qui voltige en sa robe de tulle Frole avec volupté l'allégresse des nids.

La séve coule à flots dans le bois parfumé Et le soleil qui monte, éclatant, dans la nue Préside à la splendeur du réveil printanier.

Tout rayonne d'amour, de joie et de fierté, Aussi dans le grand-Tout, mon âme se dilate Eprise d'infini, d'extase et de beauté.

Renand STRIVAY.

POÈME. Nous vivrions un amour gentil et enfantin, Parmi des fleurs d'orgueil ou parmi des che-

mins, Je fleurirai la tête avec des clématites Et notre vanité sera toute petite.

Parmi les champs joyeux au bonheur famou-

illier, Nous mordrons les fruits durs du grave cor-

neiller Tu poseras ta tête aussi sur mes cheveux. Nous aurons peur de tout, et nous serons

frès vieux Et vers l'heure du soir, où le temps se dé-

robe, J'aurai peur de toucher la traîne de ta robe.

Charles CONRADY.

RESPONSE. Vos d'hez qu'dji n'vike nin, là qu'dji d'meu-

re, Plorant fol mayon qu' m'fait los histo-

ires La qu'dji l'imme todis, qu'qu'elle seuye vol-

trité Et qu'on dijot mutwé, dij'ard trop sofrou.

Vos d'hez qu'dji n'vike nin? Dji vike pus

qu'vos êtes Ca di m'vinkêreye noû n'deut pâti. Vos estes des grains sins rin d'vins les pôtes, Vos prinêles del pièce sins poleir cherot.

Li feume, vos l'noûmen meskène ou dijot

fove, Çou qui v'sonne del dijôye, n'est qu'estour-

Pour la Défense des Sites Au long de la Meuse

Il y a quelques années, pour occuper mes après-dîners dominicaux, je faisais régulièrement un agréable et facile promenade qui me manquait pas de charmes. Nombre de Liégeois la commission pour l'avoir eux-mêmes faite. Elle a l'avantage de ne pas occasionner de grands déplacements, tout en conduisant rapidement hors de la déprimante exaspération de la ville vers la paix et le repos balnéaires.

Je prenais le bateau à l'embarcadère de l'Évêché et je rentrais la Meuse jusqu'à Seraing. De là, je revenais de pied par le quai des Princes. Une belle route blanche, blanche et libre comme une grande route de campagne, me conduisait jusqu'à Ougrée. Je traversais le Pont-Saint-Michel et longuais alors la rive gauche en passant devant l'île des Corbeaux, les prairies du Perron, le château du Diable, les moulins du Val-Benoît avec ses restaurants jusqu'à Kinkempois, les Courts du Tennis, le somptueux jardin de l'ancienne abbaye et je regagnais la ville par le pont de Fragnée, l'étienne, le Parc de la Boverie et les boulevards.

Nous sommes ainsi faits, que nos yeux apprécient mal les choses qui nous entourent, même les plus extraordinaires. Il suffit que nous ayons accoutumé d'observer journellement un paysage pour qu'il perde devant nous de sa grâce ou de son originalité. C'est pourquoi, comme un financier, nous prenons de fastidieux voyages et allons admirer à l'étranger des aspects de nature, des effets de lumière qui ne valent pas ceux que nous pourrions voir entre nos collines.

Un jour, cependant, j'ai été frappé d'étonnement à entendre un Anglais ou un Espagnol s'enthousiasmer devant les précieuses beautés du Pays Wallon?

Je vous répète que cette promenade de l'Évêché à Seraing avait pour moi un charme plus subtil et je ne me lassais pas de la recommencer.

Si attrayant était le décor et si amusantes ses scènes de la route. Il y avait le soleil estival, chaud, joyeux, emplissant le ciel bleu et les fleurs, le feuillettement de Castille et lustrant les maisons, les prairies, les chemins, les halls des usines. Il y avait l'animation des rives, la joie des passants, les rires des guinguettes et le parfum des jardins. Il y avait la bonne satisfaction des dimanches de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

un charme, sillement de mille embarcations, nacelles de repos et de plaisir qui se sentaient unanime, totale, depuis les squares de l'avenue Frère-Orban jusqu'au Barrage de Flémalle-Grande. Mais il y avait surtout

quais? Et surtout, leur était-il permis de détruire les routes qui le longeaient, de nous mettre dans l'impossibilité de nous approcher de lui et de nous promener à ses côtés? Et avaient-elles le droit de transformer ainsi le merveilleux cadre qui faisait mieux ressortir son incomparable beauté?

HERMAN-FRENEY CID.

La Bougeotte

Extrait du rapport à l'Académie de médecine de Marienbourg, rédigé après un séjour à Paris, par le professeur Haselnußknacker.

Sous ces titre et sous-titre, M. René Kerdyk publie dans « Gil Blas l'amusante parodie-jantaise suivante :

Parmi les nombreuses maladies qu'il m'a été donné d'étudier durant mon séjour à Paris, il en est une sur laquelle je désire tout particulièrement attirer votre attention. Elle n'a fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucune étude spéciale, et pourtant elle est assez généralement répandue, surtout en cette époque de l'année.

Cette maladie, que l'on appelle communément la « Bougeotte » est épidémique et ataxique. En ce sens qu'elle sévit à la fois sur un grand nombre de personnes, et qu'elle mobilise force taxis. Elle est particulièrement redoutée des cuisiniers et des gens de maison, qu'elle empêche de rester en place. Mais on la rencontre plus fréquemment chez les individus dans le train et dotés d'une certaine aisance, car le traitement, — si traité ment il y a, — en est long et dispendieux.

La « bougeotte » se manifeste par une légère élévation de la température, que les Français appellent fièvre du départ. Elle s'accompagne quelquefois d'un peu de délire. C'est pourquoi les malades qui en sont atteints poussent de temps en temps des exclamations sans raison, telles que : « Ah! Florence! », « Oh! si je pouvais », « Vous en avez de la chance, ou bien Émile! encore des avions commus en ce genre. « Partir, c'est avoir un peu, ou : « Le Righi-Kulm n'a jamais tué personne. »

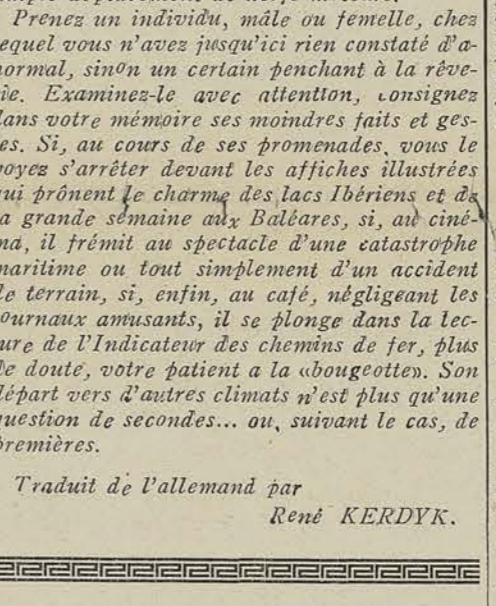
Ainsi je dirai que l'été est particulièrement favorable au développement de cette curieuse maladie? Pourtant on a constaté dès l'automne de curieux cas de « bougeotte ».

A cette époque, le malade se présente sous l'apparence d'une folie caractérisée, assez voisine de la folie dite des grandeurs. Elle oblige, en effet, les malades qui en sont atteints à rechercher l'amitié dans des châteaux plus ou moins confortables. (Châteaux Touraine-Club, Pourboires non compris.)

Il existe d'autres formes plutôt hivernales de la « bougeotte », telle que la « bougeotte (folie des hauteurs), la « bougeotte, la « bougeotte. Mais l'aspect sous lequel on peut l'étudier le plus aisément en ce moment de l'année est l'« Occident », qui est, pour ceux qui ont une automobile, un simple déplacement de nerfs moteurs.

Prenez un individu, mâle ou femelle, chez lequel vous n'avez jusqu'ici rien constaté d'anormal, sinon un certain penchant à la réverie. Examinez-le avec attention, consignez dans votre mémoire ses moindres faits et gestes. Si, au cours de ses promenades, vous le voyez s'arrêter devant les affiches illustrées qui brisent le charme des lacs libériens et de la grande semaine aux Balloires, si, au cinéma, il frémit au spectacle d'une catastrophe maritime ou tout simplement d'un accident de terrain, si, enfin, au café, négligeant les journaux amusants, il se plonge dans la lecture de l'« Indicateur des chemins de fer, plus de doute, votre patient a la « bougeotte ». Son départ vers d'autres climats n'est plus qu'une question de secondes... ou, suivant le cas, de premières.

Traduit de l'allemand par René KERDYK.



CRAVATES!! LANCE Junior 15, Rue du Pont d'Ille

ENSEIGNE DU PETIT CHASSEUR ROUGE

Le Théâtre d'Alfred de Musset

Bien des gens ignorent encore que l'admirable théâtre d'Alfred de Musset ne fut pas écrit pour le théâtre. Il fut publié d'abord dans la « Revue des Deux-Mondes », d'où le poète s'imaginait pas qu'il dût jamais sortir. C'est une comédienne, Mlle Despréaux, qui eut l'idée de l'en tirer, en Russie, où elle était en représentation avec Bressant. M. Félix Duquesne rappelle en quelques circonstances :

Or, pendant l'été de 1845, l'empereur Nicolas Ier étant en villégiature à Gatchina, où il avait pour hôtes quelques princes étrangers, voulut leur donner le plaisir de la comédie. Il n'y avait pas de théâtre au château, il fallait donc improviser une scène, et, mieux encore monter une pièce simple pouvant se jouer dans un salon, parce que l'Empereur, qui parlait fort bien le français,

voulait que la représentation fût donnée par sa troupe française.

« Il fit donc venir le surintendant, lui dit de composer ses spectacles et de proposer des programmes. Le surintendant, fort étonné, et ne sachant à quel saint s'en tenir, lui vint présenter un programme pour être très accueilli.

« — Adoucement pas... — ainsi appelait-on familièrement le plus amorce des comédiens — donc cela, sais-tu une pièce amusante, nouvelle, qu'on puisse jouer, dans un salon, à trois ou quatre personnes? »

« — Que faire? dit le surintendant, je dois soumettre demain un programme, et Sa Majesté ne plaisante pas; si j'arrive les mains vides, c'est ma disgrâce. »

« — Si nous consultations ma camarade Louise Despréaux? dit Bressant. Elle est de bon conseil. »

« — Soit. Consultons-la. Des les premiers mots, elle Despréaux se mit à rire, en voyant la mine déconfite du surintendant et l'air contrarié de son camarade Bressant.

« — Je comprends votre embarras, fit-elle. Il n'y a rien qui puisse aller dans notre repertoire. Et je vous ce qu'il faudrait, c'est une pièce élégante, dans le ton de la conversation de salon, qu'on puisse jouer non pas devant des spectateurs, mais avec eux, en les faisant complices de l'action, et en les amenant à mettre des noms sur les personnages. »

« — Parfaitement! dit Bressant. — Donc déjà, parfaitement! confirma le surintendant. »

« — Eh bien, mais je ne vois rien!... Mais attendez donc... si l'on prenait un des vers d'Alfred de Musset qu'on répétait au plus vite, le « Caprice », par exemple, nous jouerions cela à nous trois, Bressant, Mme Volvyns et moi? »

« — Les proverbes de Musset, c'est fait pour être lus, ça n'est pas fait pour être joué, dit Bressant. »

« — Essayons... On essaya, en effet; le « Caprice », par suite de je ne sais quelle circonstance, ne fut pas joué à Gatchina, mais au théâtre Michel; le succès fut si grand que lorsqu'en 1847 Mlle Despréaux, devenue Mme Allan, par son mariage avec son camarade de comédie, entra à la Comédie-Française, c'est elle qui fit jouer le « Caprice », d'abord, puis « Il ne faut jurer de rien... »

Chronique de la Mode

Voici juillet, le mois des distributions de prix, des vacances et des voyages.

Tout le monde voyage actuellement, les uns en auto, les autres par chemin de fer; arrive le septième mois de l'année, chacun s'empresse de quitter ses lieux habités pour voir des horizons nouveaux. Pendant tout l'hiver, on a combiné des itinéraires, plus ou moins vastes, plus ou moins longs; il est grand temps de s'occuper un peu de la toilette que l'on mettra, des bagages que l'on emportera.

L'idéal est d'emporter le moins de bagages possible et, cependant, d'être toujours et partout mise avec élégance et à propos. Il faut donc avant de commander ses robes et blouses, voir quels seront les genres de toilettes qui nous seront nécessaires, afin d'emporter tout ce qu'il faut, mais rien que ce qu'il faut.

D'abord, le costume de voyage, qui sera un tailleur très simple, juste et adapté, avec un jeu assez complet de blouses afin de n'avoir pas à s'occuper en route du blanchissage.

Le costume sera en tissu de laine, parce que la laine se souille et se chiffonne beaucoup moins que tous les autres tissus; les soies sont trop égarées et se déchirent trop vite; les toiles et tissus sont tout de suite chiffonnés et frippés.

Vous savez aussi qu'il faut choisir une nuance neutre, plutôt claire que sombre, la poussière des routes se marque bien moins sur du beige ou du gris arctique que sur les verts, les bruns, les bleu-marine et autres teintes sombres.

Tous les tailleurs simples sont jolis, pourvu qu'ils aient une bonne coupe et pas de complication dans la jaquette.

Le jeu des blouses doit être assez simple, surtout des blouses de lingerie,

CAFÉS Hubert MEUFFELS

RUE ANDRÉ DUMONT, 7
RUE SAINT-SÉVERIN, 47

◆◆◆ Téléphone 1272
◆◆◆ Téléphone 1128

Pas d'aigrettes trop fragiles, pas de fantaisies de plumes dont les brins se brisent et se cassent sans pouvoir être redressés. Les garnitures de fleurs, de rubans, voire de tulle, sont les plus pratiques et font toujours un effet habillé dans les beaux mois d'été.

Fournitures pour modes
Grand choix de nouveautés en chapeaux riz blanc, tagal, feutres et velours, ailes blanches et noires.
Véritables aigrettes à 1 fr. 25 le brin.
10, Place Saint-Jean 10

La chaussure est actuellement presque plus importante que le chapeau; c'est que la mode si persistante et si infatigablement pratique de la jupe courte exige pour la chaussure un soin tout particulier.
Vous aurez le soulier ou, si vous la supportez, la bottine pour voyager. Vous la choisirez de forme américaine, cuir souple, talon bottier, du ton de votre costume beige ou gris; pas la chaussure noire, la poussière des routes se marquent bien sur le noir que sur la chaussure de couleur.
Vous aurez aussi les souliers habillés avec la série de bas assortis à vos toilettes et les souliers du soir très élégants pour achever vos toilettes de dîner et de soirée.
Les mules et les pantoufles d'appartement trouveront toujours bien un petit coin dans la malle et vous serez bien heureuse le soir de pouvoir y reposer vos petits pieds fatigués des courses de la journée.

FROUFROU.

FANTASIES...

A Fritz le Danois.

PETIT CROQUIS

L'Agent de police à la tête de Christ

C'était un simple agent de police, ni plus ni moins décoratif qu'aucun des membres de cette modeste corporation. Sanglé en un uniforme qu'il portait mal, gêné par le sabre qui lui battait la cuisse, il ne semblait pas autrement fier de l'autorité que lui avait conférée la société.

Il était grand, fort et lourd, mais il avait une tête de Christ. Et de lui, sans doute, il avait hérité de la grande bonté et de la sagesse.

Tranquille et débonnaire, il passait dans l'existence, promenant une philosophie qui le mettait au dessus des incidents mesquins dont chaque jour est fait. Il méprisait avoir à intervenir au cours des désordres, béniés ou graves, que provoquait la vie des Peuples.

Un soir, lourd de confiance, il n'avait pas eu l'air de jamais dressé de contravention.

Il est devenu mon ami.
Au hasard des circonscriptions qu'il parcourait d'un pas rythmé, je l'ai retrouvé toujours, la face respirant le même air calme, les traits ingénument évangéliques.

C'était un simple agent de police, mais il avait une tête de Christ.

J'avais cessé de le rencontrer.

Je l'ai revu hier. Il n'a pas changé.
Il suivait, calme et doux, un pochard porteur de longues chemises de tôle, un de ces beaux pochards qui forcent notre admiration parce qu'ils sont pétris de sagesse. Les longues chemises battaient l'air en larges cercles, conséquence mathématique de la marche titubante de leur porteur.

J'ai eu le placide regard de mon agent se poser sur Vivrogne.

Il a dû lui parler simplement et sans colère.
L'homme suant, soufflant, haquetant, a péniblement gravi l'escalier de la Passerelle près de laquelle il se trouvait.

Mon agent suivait, les bras prêts à recevoir l'homme, l'œil paternellement attaché à lui.

Au faite de l'escalier, il y eut une halte.
Est-ce contentement de l'effort accompli, est-ce incohérence, le beau pochard, tel Démophile devant les flots, a soudainement entonné un grand air d'opéra. Sa voix, joliment malgré l'ivresse, montait dans l'air frais du soir.

Respectueusement, l'agent à tête de Christ a allégué l'homme de son fardeau, et goûtant la divine saveur de la musique, l'a écouté sans l'interrompre.

Puis, tranquillement accablés, je les ai vu disparaître : l'agent maintenant les chemi-

nées sous un bras, tandis qu'à l'autre cramponné le beau pochard assurait son équilibre.

Georges FISSE.

Dialogues devant l'écran

— Je lisais l'autre jour dans le journal de l'industrie cinématographique une annonce ainsi conçue : « On demande figurant, connaissant tous les sports, athlète complet et surtout très audacieux, écrivain, etc... »

— Et vous avez répondu à l'adresse indiquée ?

— Non, d'abord parce que je suis un athlète très incomplet et ensuite parce que mon audace consiste essentiellement à sauter de l'autobus en marche... et encore quand il ralentit beaucoup sa course. Mais j'ai pensé que le développement prodigieux du cinéma nécessiterait bientôt la création de films de plus en plus sensationnels, lesquels exigeraient de la part des acteurs une préparation spéciale. Et j'en ai conclu qu'avant peu nous aurions un nouveau conservatoire.

— Une sorte de collège d'athlètes cinématographiques ?

— Justement. De même qu'il y a un conservatoire une classe de solfège, il y aurait d'abord une classe de vertige. Les élèves y apprendraient à faire des rétablissements sur les gouttières ou sur les corniches et à se familiariser avec le vide. Puis il y aurait une classe de chute.

Il est de fait que l'on tombe beaucoup au cinéma !

— N'est-ce pas ? Or le poète a dit qu'il ne faut jamais insulter un homme qui tombe. Mais les metteurs en scène se moquent du poète et ne se gênent pas pour engueuler les figurants qui ne savent pas tomber. D'autre part, j'entrevois très bien la création d'une classe de gifles.

— De gifles ! Il est vrai qu'on se soufflette tellement dans les films comiques !

— Mon cher, on se soufflette tellement que je connais des figurants qui en ont des durillons sur les joues. Ils sont donc les premiers à désirer qu'on codifie la distribution des claques ou qu'on leur injecte de la cocaïne pour insensibiliser leur épiderme facial. Ajoutez à tout cela des classes de maîtresse volontaire, de mimique impressionnante et de danse de Saint-Guy et vous aurez une idée de mon école préparatoire.

— Vous oubliez une classe, dont l'utilité se fait sentir.

— Laquelle ?

— La classe de scénarios, à l'usage de certains auteurs qui, vraiment, prennent trop les spectateurs pour des imbéciles.

Maurice DEKOBRA.

Nos Contes et Nouvelles

LA VILLE ACHETÉE

On eût dit une ville morte, quelque étrange l'empêché, sorti intact de ses cendres... Rien n'était ébranlé, tout était clos; les maisons, avec leurs fenêtres obstinément fermées, semblaient prolonger en plein jour leurs rêves nocturnes. Le cœur se glaçait à parcourir les longues rues désertes où les pas faisaient un bruit de scandale. Seuls quelques moineaux pépiaient sur les toits, quelques chiens aboyaient, mais leur aboiement lugubre ajoutait encore à la désolation de la cité.

Et cela se passait en pleine paix, en pleine civilisation, et depuis trois mois déjà cela durait sans que nul pût s'expliquer encore comment cela s'était fait.

Les habitants n'avaient pas abandonné la ville, la ville avait chassé les habitants. Par une décision insensée, tous les propriétaires, comme s'ils eussent été d'accord, avaient donné congé à tous les locataires, et alors on s'était aperçu tout à coup — ce que l'on n'avait pas soupçonné avant cette date — que nul dans le pays n'était plus propriétaire. Venu d'on ne sait où, des gens qu'on connaissait à peine s'étaient mis, voilà quelque temps, à acheter les immeubles de Cithariste, à les acheter très cher, si bien que nul n'avait résisté à l'appât du gain, et dans tout le pays, la seule personne qui n'eût pas été chassée de chez elle, la seule qui dans la ville désolée pût encore ouvrir ses fenêtres à la lumière, c'était une vieille femme que l'on avait connue autrefois tellement médisante que les gamins se moquaient d'elle dans les rues en l'appelant « la vieille mouline ».

Tous les autres avaient reçu leur congé par l'entremise des deux notaires, et quand, chassés d'une maison, les malheureux avaient cherché à louer un autre appartement, ils

s'étaient heurtés au refus incompréhensible et catégorique de tous les propriétaires invincibles qui parlaient encore une fois par la bouche des notaires, abais et dociles, expulsés eux-mêmes de chez eux.

Le conseil municipal, affolé, s'était réuni.

— Quelqu'un agit dans l'ombre, avait-on crié au sein du conseil, on veut ruiner la ville. La laissons-nous détruire ?

— Quelqu'un, c'était vite dit. En réalité, pour-quoi les deux douzaines d'individus qui possédaient les maisons de Cithariste, et qui ne semblaient point se connaître, avaient-ils décidé en même temps de faire le vide dans leurs maisons, c'était là ce qu'on ne pouvait expliquer. Et comment agir contre eux ? Quelle autorité invoquer, en vertu de quelle loi ? Pour le moment, il n'y a rien à faire, avait dit le docteur Vargas, maire du pays. En attendant une enquête, parons au plus pressé.

Et l'on avait décidé d'hospitaliser à la mairie, dans les écoles, à l'Hôtel-Dieu, au marché couvert, dans n'importe quelle maison, toutes les familles expulsées. Des vieux grognelaient : — Voilà ce que c'est de ne plus habiter chez soi. Jadis cela ne fût pas arrivé, chacun eût été dans sa maison.

Des femmes pleuraient, le poing tendu, contre un ennemi invisible, quelques familles avaient fui la ville, mais ceux que l'intérêt du leur champ, de leur métier, que l'amour du pays ou l'espoir tenace attachaient au sol, restaient là, pensifs, dans les troupes, subissant, pleins de colère, ce sort incompréhensible.

Quand ils passaient dans les rues désertes, devant la maison jadis habitée, et qu'ils avaient presque négligé quand l'habitation, tous ils avaient de longs regards d'amour et de regret pour ces pauvres murailles. Elle leur apparaissait maintenant vénérable et douce, la maison d'où ils avaient été chassés, un morceau de bonheur solide et carré sur la terre, et l'on leur semblait à tous que leur âme était restée attachée à ces pierres et qu'ils revoyaient la vie si seulement on leur permettait de s'installer à nouveau, non pas dans une maison plus grande ni plus belle, mais dans la même maison, dans la même, tout simplement.

La grande cloche de l'église avait appelé sur la place tous les habitants de Cithariste, et tous, paisants, à annoncer quelque chose de nouveau, les uns étaient là, tassés, retenant leur souffle, écoutant cet homme rude et robuste, aux cheveux blancs, qui, drot en son automobile, parlait à tous, d'une voix haute et courroucée.

Monsieur le maire, avait-il dit d'abord au docteur Vargas qui se tenait à ses côtés, voulez-vous bien me présenter à vos administrés ? Je suis leur propriétaire.

Un frisson avait agité ceux qui occupaient les premiers rangs, puis s'était prolongé dans la foule.

— C'est lui ! C'est lui ! A mort ! criaient des voix.

Messieurs, j'ai beaucoup de choses à vous dire, avait crié l'étranger. Si vous me tuez déjà, vous ne saurez rien !

— Laissez-le parler ! dirent les curieux.

— Je suis votre propriétaire, reprit-il, votre seul propriétaire, car tous les autres ne sont que des pré-noms, mes hommes de paille, mes agents d'affaires ; c'est moi qui ai acheté toutes vos maisons, c'est moi qui vous en ai expulsés, c'est moi qui les ai fermées.

La foule rugit, mais il la dominait de tout son geste, de toute son émotion audacieuse.

— Pourquoi j'ai fait cela ? Parce que je suis très riche et parce que cela m'a plu, mais on ne m'aime pas une ville, sans raison, pour un caprice. Veuillez écouter ceci, mes chers compatriotes.

— Il y a cinquante ans vivait ici une famille honnête : le père était menuisier, il avait une jeune femme et trois enfants, que quelques vieux de nos jours ont oubliés. Il s'appelait Morin. Un jour il tombe malade, il ne put payer son terme, on l'expulsa, il en mourut. La femme, restée seule avec ses trois enfants, fut contrainte à demander l'aumône ; les petits mendiaient quelquefois plus de coups que de sous ; vous, monsieur Barbier (un vieillard au premier rang frémit, se sentant visé), un jour vous avez frappé cruellement le petit Jean Morin, pour vous amuser ; en garda un mauvais souvenir, si je cherchais bien, je pourrais vous le montrer.

— Car, vous l'avez compris, ce petit mendiant, c'était moi, c'était moi, Jean Morin, le grand banquier parisien... A douze ans je quittai notre ville pour aller chercher la fortune, là où elle prodigue ses outrages et ses faveurs, dans les grandes villes de misère et de luxe. Comment je suis devenu l'homme très riche que je suis maintenant, si je vous le disais, vous ne le comprendriez pas. Qu'il vous suffise de savoir ceci : je suis assez riche pour avoir pu, sans me gêner, acheter toute votre ville, et puis je jadis ici on m'a expulsé sans pitié, je me venge en vous expulsant tous.

— Ah ! c'est bon, n'est-ce pas ? la maison, je le sais, que de fois, pauvre enfant qui couchais dans les granges ou sous les portes, j'ai jeté des regards d'envie sur les carrés de lumière que font le soir les douces fenêtres ! Que de fois j'ai pleuré en les regardant ! Vous comprenez cela maintenant, vous le comprenez tous, n'est-ce pas ? puisque maintenant dans toute cette ville il n'y a qu'une femme, une seule, qui soit encore chez elle, dans sa maison, et cette femme, vous l'avez deviné maintenant, c'est ma mère !

Muette de stupeur, la foule regardait cet homme, étonnée plus encore qu'irritée, oubliant sa colère pour savourer le merveilleux de cette aventure. Cependant des voix, ça et là, grondaient déjà, allumant à nouveau les cris de haine, qui s'étaient interrompus... Mais comme s'il grandissait encore, l'homme rude s'était dressé et repré-

— L'épreuve est terminée... Demain, mes agents seront là, qui vous rendront les clefs de vos maisons. Demain vous rentrerez chez vous, et quand je dis chez vous, cela veut dire que vous ne devrez rien à personne. L'argent de votre loyer, cet argent que mon père, autrefois, n'a pu trouver, cet argent

qui l'a tué, je vous le donne à vous, moi, le fils du menuisier... Adieu, mes amis, soyez heureux !

Un grand cri d'amour et de joie s'éleva de la foule, s'abattit sur l'homme, enveloppa l'automobile qui déjà fuyait sur la route longue et blanche, au bord de la mer. Tous la suivirent des yeux, longtemps, puis ils se retournèrent vers les douces maisons où demain chacun retrouverait la chambre, le lit, la cuisine et le feu...

Emile RIPERT.

HE ! PERE NICOLAS

Il y avait deux longues heures que nous marchions, dans les champs, sous le soleil qui tombait du ciel comme une pluie de feu ; la sueur ruisselait sur mon corps et la soif, une soif ardente, me dévorait. En vain, j'avais cherché un ru, dont l'eau fraîche chantait sous les feuilles, ou bien une source, comme il s'en trouve pourtant beaucoup dans le pays, une petite source qui dort dans sa niche de terre moussue, pareilles aux niches où nichent les saints campagnards. Et je me désespérais, la langue desséchée et la gorge brûlante.

— Allons jusqu'à l'Heurtaudière, cette ferme que vous voyez là-bas, me dit mon compagnon ; le père Nicolas nous donnera du bon lait.

Nous traversâmes un large guéret dont les mottes crevaient sous nos pas en poussière rouge ; puis, ayant longé un champ d'avoine, que la brise moriait de reflets bleuâtres, nous arrivâmes en un verger où des vaches, à la robe bringuêlée, dormaient couchées à l'ombre des pommiers. Au bout du verger était la ferme. Il n'y avait dans la cour, formée par quelques pauvres bâtiments, aucun être vivant, si ce n'est les poules picorant le fumier qui, tout près de la bergerie, baignait dans un lit immonde de purin. Après avoir inutilement essayé d'ouvrir les portes fermées et barricadées, mon compagnon dit :

— Sans doute que le monde est aux champs.

Pourtant il héla :

— Père Nicolas ! Hé ! père Nicolas !

Aucune voix ne répondit.

— Hé ! père Nicolas !

Très désappointé, je pensais sérieusement à aller traire moi-même les vaches du verger, quand une tête de vieille femme, revêchée, ridée et toute rouge, apparut à la porte entrouverte d'un grenier.

— Que ? s'écria la paysanne, c'est-est-est vous monsieur Joseph ? J'y avais point remis, bien sûr, tout d'suite. Faites excuses et la compagnie.

Elle se montra tout à fait. Un bonnet de coton, dont la mèche était ramenée sur le front, enserrait sa tête ; une partie de ses épaules et le cou qu'on eût dits de brique, tant ils avaient été cuits et recuits par le soleil, sortaient décharnés, ravins, des plis flottants de la chemise de grosse toile que rattachait, aux hanches, un jupon court d'enfant à rayures noires et grises. Des sabots grossièrement taillés à même le tronc d'un hêtre, servaient de chaussures à ses pieds nus, violets et gercés comme un vieux morceau de cuir.

La paysanne ferma la porte du grenier, assujettit l'échelle par où l'on descendait ; mais, avant de mettre le pied sur le premier barreau, elle demanda à mon compagnon :

— C'est-est-est vous qu'avions héla après le père Nicolas, mon homme ?

— Oui, la mère, c'est moi.

— Qué qu'avous l'y v'lez, au père Nicolas ?

— Il fait chaud, nous avions soif, et nous voulions lui demander une jatte de lait.

— Espérez-mé, monsieur Joseph ; j'vas à quant vous.

Elle descendit, le long de l'échelle, lentement, en faisant claquer ses sabots.

— Le père Nicolas n'est donc point là ? interrogea mon compagnon.

— Faites excuses, répondit la vieille, il est là ! Ah ! parqué si ! y est, le pauvre bonhomme, pas prêt à démarrer, pour sûr ! On l'a mis en bière à c'matin.

Elle était tout à fait descendue. Après s'être essuyée le front, où la sueur coulait par larges gouttes, elle ajouta :

— Oui, monsieur Joseph, il est mûr, le père Nicolas. Ça y est arrivé hier dans la soirée.

Comme nous prenions une mine contristée :

— Ça ne fait rien, ren du tout, dit-elle, y'allez entrer vous z'afraichi un brim, et vous met-à vous'aise, attendiment que j'vas qu'ri ce qui vous faut.

Elle ouvrit la porte de l'habitation, fermée à double tour.

— Entrez, messieurs, et n'vous gênez

point... faites comme cheux vous... T'nez, l'v'la, l'père Nicolas.

Sous les poutres enfumées, au fond de la grande pièce sombre, entre les deux lits, drapés d'indienne, sur deux chaises, était posé un cercueil de bois blanc, à demi recouvert d'une nappe de toile écarlate qu'ornaient seulement le crucifix de cuivre et le rameau de buis béni. Au pied du cercueil, on avait apporté une petite table sur laquelle une chandelle coulaute, en guise de cierge, achevait de se consumer tristement. Tout près, s'élevait un pot de terre brune, plein d'eau bénite, avec un mince balai de genêts servant d'aspergeoir. Ayant fait le signe de croix, nous jetâmes un peu d'eau sur la bière, et, sans rien dire, nous nous assimes devant la grande table, en nous regardant ahuris.

La mère Nicolas ne tarda pas à rentrer. Elle apportait avec précaution une vaste jarre de lait qu'elle déposa sur la table en disant :

— Vous pouvez ben en boire tout vou' saoul, allez ! Y en a pas de pus bon et de plus frais.

Pendant qu'elle disposait les bols et qu'elle tirait de la huche la bonne miche de pain bis, mon compagnon lui demanda :

— Etait-il malade depuis longtemps, le père Nicolas ?

— Point en tout, monsieur Joseph, répondit la vieille. Pour dire, d'pis quelque temps, y n'était pas vaillant, vaillant. Ça le tracassait dans les pommiers ; l'sang, à c'que j'créais. Deux coups, il était v'n blanc, pis violet, pis noir, pis il était chu, quasiment mû.

— Vous n'avez donc pas été chercher le médecin ?

— Ben sûr non, monsieur Joseph, qu'j'ons point été l'qu'ri, l'médecin. Pour malade, y n'était point malade pour dire. Ça ne l'empêchait point d'aller à droite, à gauche, de vivre partout av' les gars. Hier, j'vas au marché ; quand je reviens v'là-y pas que l'père Nicolas était assis, la tête cont' la table, les bras ballants, et qui ne bougeait pas pu qu'une pierre. « Moun homme ! » qu'j'y dis. Ren. « Père Nicolas, moun homme ! » qu'j'y dis cont' l'oreille. Ren, ren, ren en tout. Mais v'là-y pas qu'y s'met à branler, pis qu'y chute su' l'plancher, pis qu'y reste sans seulement mouver une patte, et noir, noir quasiment comme du charbon. « Bon sang, qu'j'dis, l'père Nicolas qu'est mû ! » Et il était mû, monsieur Joseph, tout à fait mû... Mais vous n'buvez point... Ne v'génez pas... j'en ai cor, allez... Et pis j'faisons point de beurre en c'moment...

— C'est un grand malheur, dis-je.

— Qué qu'vous v'lez ! répondit la paysanne. C'est l'bon Dieu qui l'veut, ben sûr.

— Vous n'avez donc personne pour le veiller ? interrompit mon compagnon. Et les enfants ?

— Oh ! y a pas de danger qu'y s'en aille, le pauvre bonhomme. Et pis les gars sont aux champs, à rentrer les foins. Faut pas qu'il y ait besoin de chôme pour ça... Ça n' l'frait point r'veni, dites, pis qu'il est mû !

Nous avions fini de boire notre lait. Après quelques remerciements, nous quittâmes la mère Nicolas, troublée, ne sachant pas s'il fallait admirer ou maudire cette insensibilité du paysan, dans la mort, la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, après des nids dévastés.

Octave MIRBEAU.

LE TANDEM

— Que les sports conservent la santé aux gens bien portants, nous dit le docteur Garnier, cela n'est guère douteux, n'est-ce pas ? Mais je serais tenté de croire qu'ils saignent, parfois, des malades désespérés. N'avait-on pas, à l'âge de quarante ans, déclaré à Victor Hugo qu'il avait une dangereuse affection du cœur, et que, s'il voulait vivre, il lui fallait renoncer à tout mouvement violent ?

Il préféra ne rien céder de son activité physique, continua les longues marches, l'aviation, les randonnées à cheval... et il vécut au delà de quatre-vingts ans... J'ai rencontré récemment, dans ma clientèle, un cas moins illustre, mais beaucoup plus extraordinaire...

— Anecdote ! murmura un des auditeurs en se versant un verre de fine champagne.

— Anecdote, reprit le docteur avec bonho-

CH. PIRARD

Edouard DUCHATEAU, Successeur. — Téléph. 2488

Cours de Piano, Chant, Danse, Déclamation lyrique, etc.

COURS DE DANSE. — Pour connaître toutes les danses adoptées dans les bals mondains, 10 leçons de Mme Balza suffisent. Leçons particulières. — Organisation d'ours. — 39, rue des Augustins.

Cours gratuits de chant et de déclamation lyrique donnés par M. Adolphe Marchal, de l'Opéra-Comique. Les jeunes gens qui désirent suivre ces cours peuvent se faire inscrire rue Renssonnet.

Leçons de Piano : Mme C. BERNARD, rue Chevaufosse, 8, Liège.

THE TASTING ROOM
RUE CATHÉDRALE, 92, LIÈGE

PNEUS ENGLEBERT
AUTOS MOTOS VÉLOS

AU CORSET GRACIEUX

Alice LATOUR
7, rue du Pont d'Œle LIÈGE
MÈME MAISON
3, r. Longue Monnaie GAND
GRAND CHOIX

Corsets confectionnés et de Soutien-Gorge
Corsets de Fillettes
Corsets de tricotés et de tulle

Spécialité de Corset sur mesure RÉPARATIONS

Les Anémies

Les anémies les plus communes sont celles que l'on rencontre chez les jeunes filles chlorotiques vers l'âge de la puberté, au moment où l'organisme doit suffire au développement rapide de la taille et à l'établissement d'une fonction nouvelle, la menstruation. A cette période de croissance, le teint du visage et la muqueuse des conjonctives et les lèvres sont décolorés ; l'embonpoint est souvent conservé et même on constate une certaine bouffissure du visage ; surviennent des troubles de l'appétit, de la fatigue au moindre effort, des troubles nerveux, etc. C'est à ce moment qu'une intervention active et bien comprise s'impose. Parmi les nombreux remèdes prescrits contre l'anémie des jeunes filles et des adolescents, HEMOXAL est sans conteste celui qui agit le plus vite et le plus sûrement ; une seule boîte suffit pour s'en convaincre. Grâce à l'HEMOXAL, l'appétit revient très rapidement, le sang se fortifie, et les malades ou affaiblis recouvrent à vue d'œil une santé florissante.

Traitement DES SULTANES

embellit, fortifie développe la poitrine
Pilules : 5 francs
Baume : 10 »
Envoi direct, contre bon-paie
Pharmacie du Progrès
Succ. de VANDERBETEN
M. B. Entre-Deux-Points, Liège
Dépôt à la GRANDE PHARMACIE, Place Verte

Théâtre Astoria-Cinéma

Place du Théâtre, Liège

PROGRAMME DU 10 AU 16 JUILLET

Le roi des Mendians

Grande pièce dramatique en 4 parties

La danseuse du cabaret

Grand drame pathétique en 2 actes

Un héros du devoir

Scène dramatique

L'industrie du cyprès en Californie

Documentaire

Rivaux et concurrents

Grand drame américain en 2 actes

Une terrible fille

Joyeuse comédie

Lagourde amoureux

Fantaisie burlesque américaine

Théâtre Trianon-Pathé

Boulevard de la Sauvenière, 18

PROGRAMME DU 10 AU 16 JUILLET

Cinéma Royal (Régina)

(Coin Boulevard et rue Pont d'Avroy)

PROGRAMME DU 10 AU 16 JUILLET

Liane d'Astier, diseuse à voix.

Henrotte, diseur à voix.

Un hôte d'un autre monde

Comédie dramatique en 3 parties

Ave Maria

Grand drame en 3 parties

Rodolphi manqué la représentation

CHEMISES SUR MESURES

Alfred LANCE Junior
15, rue du Pont d'Île, 15, LIEGE
Enseigne du PETIT CHASSEUR ROUGE

VIN FORTIN

Tonique et Pectoral
Ce vin, par ses propriétés spéciales, calme les toux les plus rebelles et ses propriétés expectorantes en font un antituberculeux très efficace. De plus, il renferme des toniques énergiques qui reconstituent les cellules épuisées.
LE FLACON 2 FR. 50
C'est un Médicament de 1^{er} ordre.

EN VENTE A
LA GRANDE PHARMACIE
5, Place Verte, 5, LIEGE

FOURRURES

M. Schadowitz-Cattier
10, RUE DES URBANISTES (1^{er} étage)

BOAS DE PLUMES

Autruches et Marabouts

CONSERVATION DE FOURRURES

Coffres-forts & Coffrets

Maison ALBERT-WILLE (M. GHYSENS, successeur, 52, rue des Clarisses, Liège.

Maison Max CRESPIN

Ad. QUADEN

SUCCESEUR

10, Rue des Dominicains, 10
A LIEGE

OUVERT JUSQUE MINUIT

VINS, LIQUEURS ET CHAMPAGNE
Spécialité de toutes Marques

Téléphone 4004

MATERIAUX DE CONSTRUCTION
TERRANOVA SIMILI PIERRES
POUR FAÇADES

JULES FAUCONNIER-DECHANGÉ
— TELÉ. 973 —
RUE DU MOULIN 6-BRESSOUX
CARRELAGES & REVÊTEMENTS

Téléphone 4529

THE ELITE

18, rue du Mouton Blanc

LIEGE

Orchestre symphonique

de tout 1^{er} ordre

mie. Il y a quatre ans, je passai les fêtes de Christmas dans un gros bourg de la banlieue londonienne, à South-Croydon, chez un de mes confrères anglais, nommé William Scott, qui avait fait ses études, naguère, avec moi, à la Faculté de Paris. Revenu dans son pays natal, il s'y était acquis une bonne situation, s'y était marié, avait eu cinq filles, en avait perdu deux de la consommation endémique outre-Manche.

Des trois qui restaient, deux étaient jumelles, deux gamines florissantes de huit ans et demi, dont la venue au monde avait coûté la vie à leur maman; l'aînée allait atteindre sa dix-neuvième année; elle offrait, hélas! des signes bien caractérisés du terrible mal qui avait emporté ses deux sœurs. Jolie d'ailleurs, fine, avec de beaux yeux bleus passionnés, trop grande, et une inquiétante fraîcheur de teint. Ada Scott était «engagée», c'est-à-dire fiancée à un jeune ingénieur de vingt-trois ans, maniaque de sports.

Je ne sais à quoi s'ingéniait cet ingénieur, mais il me parut surtout passer sa vie à tandem, avec sa fiancée...

La semaine que je passai à South-Croydon serait demeurée parmi mes plus gais souvenirs, sans l'incident qui en marqua le dernier jour, ou, pour parler juste, la dernière nuit.

— Péripétie! fit le même pince-sans-rire, qui avait interrompu tout à l'heure.

On le «chuta» unanimement, ce qui permit au narrateur de garder la parole avec autorité.

— La nuit qui précéda mon départ, continua-t-il, un peu après minuit, comme je fumais une cigarette en lisant le «Daily Telegraph», on frappa légèrement à ma porte et, tout de suite, après ce coup discret, sans attendre ma réponse, on entra: c'était Ada Scott en peignoir de cachemire bleu. Je fus un peu interloqué, et Dieu sait quelle supposition traversa ma cervelle! Mais Ada m'expliqua sur le champ sa visite:

— Monsieur, me dit-elle, excusez-moi de vous déranger si tard. Vous nous avez dit que vous lisez au moins une heure dans votre chambre avant de vous coucher; j'étais donc sûre de ne pas vous trouver au lit. C'est, d'ailleurs, le médecin que je viens voir.

Rassuré, et peut-être aussi un peu désappointé, je lui fis signe que je l'écoutais.

— Voici, reprit-elle... Vous savez que je vais me marier avec John Hewett, ingénieur. Il est très beau, très jeune, il a une très bonne santé. Il aime énormément à faire du tandem, et il aime aussi à ramer avec moi. Or, j'ai peur d'être malade, comme mes deux sœurs, qui sont mortes consumées. Durant les dernières années de leur pauvre existence, il leur était défendu de monter à bicyclette, de manier l'aviron, enfin d'exercer leurs muscles. Si pareille chose devait m'arriver, je me dégageais aussitôt d'avec John, parce qu'il serait trop malheureux, marié à une femme condamnée à ne plus remuer. Alors, comme je ne veux pas questionner papa là-dessus et que vous me semblez un bon médecin et un brave homme, je m'adresse à vous. Voulez-vous m'ausculter?

— Eh bien? questionna-t-elle après l'auscultation.

— Ne faites pas de mystère avec moi. Je suis condamnée, n'est-ce pas?

Elle fixait sur moi ses larges yeux clairs si impérieusement que je ne sus pas dissimuler mon émotion. Je murmurai:

— Il y a toujours de l'espoir... Un poumon est presque intact. Il faut beaucoup de soins.

— Si je me soigne, demanda-t-elle sans sourciller, est-ce que je suis sûre de ne pas mourir comme mes sœurs, toute jeune? Vous ne promettez pas? Vous ne pouvez pas me promettre que je ne mourrai pas toute jeune si je m'abstiens de faire du tandem et de ramer.

Elle me scrutait de ses prunelles braquées; je sentis l'inutilité de toute feinte. Je baisai la tête.

— Ah! fit-elle simplement.

Elle réfléchit. Puis, elle m'interrogea de nouveau:

— Et si je me marie avec John et que je rame, et que je fasse du tandem comme à présent, risqué-je de mourir?

— Vous risquez une congestion, tout simplement... Vous risquez la syncope soudaine, d'où l'on ne remonte plus à la vie.

Encore un instant, elle médita. Et, me tendant sa main aux doigts longs et pâles, aux ongles à demi détachés:

— Merci, me dit-elle... Excusez-moi... Et gardez-moi le secret!

Elle ouvrit la porte... Sa fine silhouette bleue disparut avant que j'eusse trouvé un mot à lui répondre.

Le lendemain, à la gare, comme j'attendais l'heure de mon train en compagnie de William Scott, je vis arriver les deux fiancés sur leur tandem. Ils venaient me saluer avant mon départ. John, robuste garçon.

— Pair si jeune, malgré sa robustesse, qu'on l'eût pris pour une sorte d'enfant géant, — me secoua la main à me casser le poignet. Ada trouva le moyen de me dire à voix basse:

— Je suis décidée. Je me marie. Et je ramerai, et je ferai du tandem. Si j'ai une syncope, ce sera fini tout de suite et le pauvre John n'aura pas une femme immobile comme une momie à la maison.

Là-dessus, le train entra en gare. On me souhaita bon voyage. William Scott me frotta les joues de ses lèvres rasées. Ada laissa un instant dans ma main ses doigts sans chair ni sang. John, de nouveau, me démontra affectueusement le poignet. Je partis.

Quatre ans se sont passés depuis mon séjour à South-Croydon. Chaque année, la veille de Noël, j'ai reçu de divers points du Royaume-Uni une «Christmas Card», représentant invariablement un jeune couple à tandem. Et la même écriture singulièrement déliée y inscrivait invariablement aussi: «Merry Christmas! I am always going ill... C'est-à-dire: «Joyeux Noël!... Ça va toujours!...»

Cette année, le courrier ne m'apporta rien d'Angleterre. Et j'avoue que j'eus le cœur serré. J'évoquai la jolie figure trop blanche et trop rose, les doigts sans chair ni sang, les grands yeux... Pauvre petite, pensai-je, elle a fait sa dernière promenade.

Or, savez-vous qui se présenta à ma consultation? Mrs Hewett elle-même, en costume de cycliste, naturellement.

— John est resté en bas, me dit-elle, amusée de ma surprise. Il va monter. Nous sommes venus sur notre tandem. Tout le monde nous regarde dans la rue. Ce n'est donc plus la mode à Paris?

— Comment me trouvez-vous?

— Je répondis franchement: — C'est incroyable.

Certes, elle ne «crevait pas de santé». Mais son état n'avait pas empiré, semblait-il. Sur sa demande, je l'auscultai. L'unique poumon utile n'était pas guéri, mais le mal ne progressait pas.

— Voyez-vous, me dit-elle, c'est le bonheur qui me fait vivre. Je veux tellement rester auprès de John et faire de l'entraînement avec lui, je suis tellement en mouvement, toujours, « que le mal n'a pas le temps de me saisir. »

Je pensai que, sans s'en douter et en forme de plaisanterie, elle venait peut-être

d'indiquer la cause physiologique du phénomène. John fut alors introduit à son tour. Il avait engraisé, malgré les sports; de rose, il était devenu rouge. Je le trouvais deux à tandem, au milieu des sourires des passants. Ada pédalait ferme.

— Nous avons trois enfants, fit-elle.

John se mit à rire. Nous parlâmes de South-Croydon, de William Scott, de travaux de canalisation que John dirigeait dans le pays de Galles. Puis, le couple me souhaita un joyeux Noël et prit congé.

De ma fenêtre, je les vis s'éloigner tous deux à tandem, au milieu des sourires des passants. Ada pédalait ferme.

Je notai sur mes tablettes ce cas singulier... Est-ce vraiment l'état perpétuel d'équilibre instable qui ôte dans ce petit être frère toute prise au mal? Ce serait une indication d'expériences curieuses dans des cas désespérés... Toutefois, il ne faut pas négliger l'hypothèse d'une suggestion de la volonté: est-il rien de plus puissant que la volonté d'une femme amoureuse?

— Et surtout, conclut le pince-sans-rire d'une voix blanche, il faut se garder d'accorder une foi absolue aux diagnostics des médecins.

Marcel PREVOST.

CONTES

POUR LES

ENFANTS D'HIER

par ALBERT MOCKEL

V

COMMENT LE PRINCE DE PERSAIGUES DECOUVRIIT UNE ONDINE, ET CE QU'ELLE LUI EMPRUNTA

On assure que parfois les hommes font pleurer les femmes. Au moins n'est-ce jamais par malice: c'est pour rendre humides leurs yeux, et qu'elles en deviennent plus touchantes. En vérité, la femme est si belle dans les larmes qu'elle doit savoir beaucoup de gré à qui lui donna l'occasion d'en répandre.

Il existe pourtant des âmes merveilleusement dures et froides, dont la curiosité s'irrite et s'étonne d'ignorer toujours l'émotion. Douleur ou volupté, la vie doit s'y reprendre à trois fois pour n'arracher d'elles qu'un cri de colère ou un rire assouvi. Attendant leurs sens est une tâche difficile et décourageante. Tenter de les attirer est une œuvre considérable, à laisser le cœur et les forces. Ne nous étonnons pas que certains l'abandonnent avant de l'avoir achevée.

Mais toi, qui l'apprends à lire ces aventures, rappelle-toi soigneusement que tout conte est menteur, — et ne va point penser surtout qu'un preux puisse souffrir d'amour! C'est un privilège que conservent les femmes, avec celui des larmes. L'homme est grotesque à l'heure des larmes; aussi apprend-il à se raidir pour n'en verser jamais.

Le Chevalier Désaonré, qui fut jadis le prince Ardélian de Persaigues, avait erré par toute la terre.

Il gardait au cœur une ancienne blessure, ayant été déçu par la fée Mélvaine; mais il espérait s'en consoler d'abord en volant sa galanterie aux fleurs. On n'exige d'elles ni la pensée, ni les ferveurs de la tendresse; on se satisfait de les voir et de les respirer. Elles furent ses seules amantes.

— Comme il en changeait au hasard des journées, il pouvait à chacune renouveler son histoire. Or les fleurs sont dociles aux confidences; elles ne les interrompent jamais. Il apprit donc ainsi, en les imaginant, beaucoup de choses secrètes sur lui-même.

Cependant les années passaient et les années encore, sans qu'il eût oublié la fée. Certes, il ne l'aimait plus; mais aux jours de détresse ou l'âme est faible et sans courage, il songeait tristement à sa jeunesse perdue. Il se voyait aller comme un homme sans patrie, étranger à tous ceux qui entrelacent leurs mains, et il s'affligeait en silence de n'avoir point d'amie.

Le chevalier, qui s'était si de sa douleur, éprouva peu à peu qu'elle est pesante sur

le front. Il chevauchait, marchait toujours; il ne voulait gémir et il ne pleurait pas. Mais il n'était plus de ceux qu'un unique désir soutient comme une aile céleste. Son âme déjà vieillie ne gardait plus assez de force pour se réjouir de ce qu'elle savait inventer et il se rappelait à peine que jadis, dans la solitude, il respirait tout son espoir dans l'haleine du vent qui passe.

Un jour qu'il allait par le monde à la rencontre au hasard, il aperçut un vivier dont les eaux sombres et profondes gémirent, mûge de ténèbres enclose par de hauts arbres. Le chevalier ressentait la fatigue d'une course ocre prolongée; le lieu lui plut par sa mélancolie et par son ombre grave. Les fleurs qu'il portait à son neau s'étreignirent, presque étouffées. Il accéda d'un cueiller de nouvelles et de se reposer ensuite dans la fraîcheur silencieuse du site.

Le long, les fleurs de la rive semblaient rares et précieuses. Le plus près, il les vit de sortes fort communes, la plupart à demi fanées et sans parfum. Mais il y avait sur l'étang de belles feuilles nonnantes de nymphéas, propices à qui sourit d'amour; et le prince remarqua parmi elles deux fleurs si brillantes qu'on eût dit de la lumière en vie. Il les desira aussitôt ruissellement.

— C'étaient deux fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

— C'était de ces fleurs dorées, de celles qui naissent au fond des eaux, mais parees d'une couleur incroyablement vive. A les découvrir ainsi sur la face morte de l'étang, le prince pensa qu'elles s'ouvraient au jour comme les grands yeux d'un visage.

Friture MATRAY Fils

45, CHAUSSÉE DES PRÉS

Monte-Plats et Monte-Charges

de tous systèmes et tous prix
M. Ghysens 52, rue des Clarisses, Liège

Voitures et Camions

Automobiles

OPEL

14 types différents

Production annuelle 5500 châssis

AGENCE:

LEJEUNE & C^o

16 et 18, rue Ste-Véronique

Téléphone 3519

LISEZ

Le Cri Sportif

10 centimes le numéro

Avis aux personnes atteintes de Calvitie

et à celles qui portent perruque



Je traite à forfait toute espèce de calvitie complète. Aux gens que la présente intéresse je puis montrer des personnes, âgées de 20 à 54 ans, que j'ai entreprises à forfait, qui portent perruque depuis des années et dont les cheveux, en moins de huit mois, sont presque totalement revenus.

Comme ceci est nouveau et que personne n'y croit, je ne puis donner meilleure garantie qu'en ne demandant mon paiement qu'après complète réussite. Je traite à forfait toute espèce de calvitie extraordinaire. L'inventeur est visible les 3^e et 4^e mercredis de chaque mois: à l'Hôtel de la Poste, 32, rue Fosse-aux-Loups, Bruxelles, de 10 h. à midi et de 2 à 5 h.; Anvers: Hôtel de la Paix, 7, rue des Méuniers, le 3^e mardi; Charleroi: Grand Hôtel, 2^e lundi; Gand: Hôtel Royal, le 4^e mardi; Namur: Hôtel du Lion d'Or, 1^{er} samedi; Liège: tous les jeudis et dimanches partout de 10 heures à midi et de 2 à 4 heures.

ANTI-PELADE BECKER

EN VENTE CHEZ L'INVENTEUR
G. BECKER-DEVILERS 9, rue de SINGE 9, LIEGE
GROS
Et chez les dépositaires suivants:

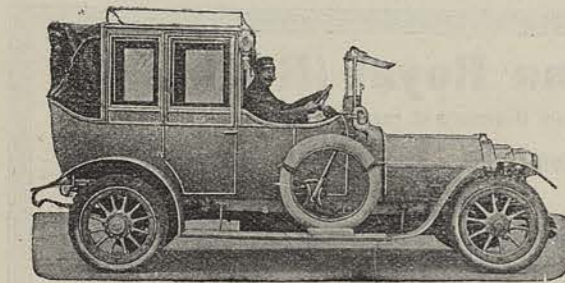
M. Vivario, pharmacien, rue de l'Université, 50; M. Hadelin Lince, tailleur-chemisier, 38, rue Pont-d'Île; M. Lince-Godin, mercerie, chemiserie, parfumerie, rue du Pont-d'Île, 33; Maison Robert, articles de fantaisie, 14, rue de l'Université; M. Frédéric Botchart, coiffeur, 1, rue Lulay-des-Fèvres; M. Broda, coiffeur-parfumeur, place Verte, 18; M. Jean Vanderbelle, coiffeur, rue de la Casquette, 6; M. Bierwart, coiffeur, Passage Lemonnier, 22; M. Hub. Mohr, coiffeur, 5, rue des Guillemins; M. Julien Falize, négociant et coiffeur, 73, rue des Guillemins; M. François Plum, 34, rue Grétry; M. Charles de Mazières, rue du Jardin Botanique, 35.

(A suivre.)

Location d'Autos de remise et de grand luxe
Chassis Nagant 1913 - Carrosserie neuve - Au kilomètre ou à forfait

E. VAN MELLAERT

Garage: Place Jehan-le-Bel, 8 (près de l'Eglise Saint-Pholien)
LIÈGE - Téléphone 3864



AUTOS-TAXIS GRIS

Stationnement:
PLACE DU THÉÂTRE
Téléphone 3994

—
Demandez les Taxis Gris
Nos 12, 15, 17, 18 et 52

PARFUMERIE GRENOVILLE
PARIS

Spécialité Eau de Cologne Russe
GILLET FANE
Nouveautés Dernières Créations

EXTRAITS DE LUXE
Etués en peau de Daim

Prince Noir, Jasmin blanc, Ambre hindou: Rose Myrte, Violette de Parme, Lilas en fleurs, Muguet d'Orly.

Seuls Dépositaires pour la Belgique:
H. DELATTRE & C^o
Rue d'Angleterre, 51, BRUXELLES

Entreprise Générale de Vitrierie

Tamagne Freres

Rue André-Dumont, 4 et
Rue des Prémontres, 5

Téléphone 462

Encadrements
Vitreaux d'Art

Exposition permanente de peintures

Cigarettes

Khalifas

NOUVEAUTÉS DE PRINTEMPS
Vous trouverez les **BAS** les plus solides, les plus élégants à

La GRANDE FABRIQUE de BAS & CHAUSSETTES
20, rue du Pot d'Or, 20 (coin rue Saint-Adalbert)

ET DANS TOUTES LES SUCCURSALES:
Rue St-Séverin, 24; rue Féronstrée, 147; rue St-Léonard, 302. — Rue Ferrer, 144, à Seraing. — T. 1284.

GRANDE CHEMISERIE



Coin de la rue Cathédrale
22, RUE DE LA RÉGENCE, 22
en face des magasins A. WISER
VOYEZ NOS ÉTALAGES

Cycles et Motos

